

Jean refuse la carotte sauvage que lui tend Guillaume. *“Non merci, je viens de manger un cloporte. Ça a un petit jus salé au début, et à la fin c’est un ongle.”* L’épreuve a commencé il y a un quart d’heure, et les quatorze participants ont déjà la bouche pleine. Ils sont venus dans les bois périgourdiens effectuer –ou plutôt subir– un stage de survie. Partis sans sac, sans duvet et sans la moindre barre de céréales, les apprentis survivants devront subsister trois jours. Avec rien, hormis une lame. Mais ils étaient prévenus, l’intitulé du stage ne mentait pas: “Bite & Couteau”. Denis Tribaudeau, guide et organisateur, a beau répéter que l’on *“peut tenir trois semaines sans nourriture”*, il précise aussi au groupe arrêté devant un étron de sanglier que *“si c’était de la bouse de chevreuil, on pourrait la manger parce que c’est un herbivore”*. K-Way bleu sanglé à la taille, cet ancien graphiste de 47 ans pilote ce week-end-là son 629^e stage. Lorsqu’il a commencé, en 2007, il était un pionnier. Aujourd’hui, avec sa femme Nadia et leur dizaine d’employés, ils sont les leaders d’un secteur en plein essor. *“Au début, on faisait six stages par an. Maintenant, c’est plutôt 60, avec au moins dix personnes à chaque fois. Et la plupart sont complets. Ça n’arrête pas. J’en fais même l’hiver en haute montagne.”* De la simple randonnée pédagogique au simili Koh-Lanta dans le Sahara, Denis propose plusieurs formes de séjour. Mais le “Bite & Couteau”, l’un des plus exigeants, reste son produit

phare. Pierre Lisoir, responsable développement de Cap Adrenaline –une centrale de réservation de loisirs–, confirme: *“On peut faire certains stages dès 10 ans. Mais ce qui marche le mieux, ce sont les choses extrêmes. Les gens veulent se mettre en danger, entre guillemets.”* Pour ce partenaire de Denis, qui travaille avec une quinzaine de structures similaires en France, la survie n’est pas une simple mode. Selon lui, l’explosion du phénomène date d’il y a deux ans. *“C’est une activité innovante, pas excessive côté prix, qui permet de sortir de sa zone de confort. Aujourd’hui, on refuse du monde. Et à mon avis, ça va prendre encore plus d’ampleur.”* Ce qui, à première vue,

a de quoi surprendre. Comment peut-on préférer dormir à la belle étoile sans couverture pour le prix d’une semaine

en bungalow? *“Au début, les paysans du coin ne comprenaient pas trop ce qu’on faisait ni comment ça pourrait marcher, reconnaît Tribaudeau. Ils ont mis des centaines d’années à sortir des bois, alors pourquoi voudrait-on y retourner dormir? Et puis, une année, un bus suisse est arrivé. Un grand, beau, avec le drapeau dessus. Les grands-mères étaient impressionnées, et depuis plus personne ne nous pose de questions.”*

Ce week-end, tous les participants sont des hommes. Et la plupart sont envoyés par leur femme.

C’est le cas de Jean-François, concepteur d’équipement automobile chez Valeo. *“Elle me l’a offert pour mon anniversaire parce que j’aime bien Koh-Lanta.”* Guillaume, intermittent du spectacle parisien, est venu pour d’autres raisons. *“Je ressens un manque ces derniers temps. Un manque de nature. Et puis, j’ai pas fait l’armée... J’ai peut-être besoin de cette petite validation.”* Denis le reprend gentiment. Pas question pour lui d’organiser des stages paramilitaires, comme certains de ses homologues français. *“Je suis pas là pour jouer les adjudants-chefs et à la guéguerre, ça ne m’intéresse pas.”*

Le premier petit déjeuner avalé, voici venu le moment de braquer une décharge sauvage. Le but: récupérer tout ce qui peut être utile *“en situation de survie”*. En l’occurrence, une bâche trouée, une mangeoire à poules et de vieux cubis de vin qui serviront de récipients. Les bras chargés d’ordures, les stagiaires peuvent maintenant établir leur campement. Sur les conseils de Denis, ils ramassent du bois et construisent un abri recouvert de feuillages et de lambeaux de bâche. L’étape cruciale, l’allumage du feu sans briquet, peut commencer. *“Une fois, lors d’un autre stage, on a passé huit heures à essayer de faire du feu, dit Denis en frottant une planchette de lierre avec une branche de noisetier. J’ai montré à tout le monde comment faire et*

je l’ai éteint, en leur disant que c’était leur tour. Sauf qu’après, impossible de recommencer.” Pas traumatisé, il fait naître une flamme et la piétine immédiatement. *“Tant pis”,* lâche Gilles, le Toulousain, qui s’était précipité sur la braise avec une cigarette. *“Il a dit ‘tant pis’ mais ça voulait dire ‘connard’”,* traduit Denis.

Post-crise

Dans le Périgord, les nuits sont rudes. Surtout quand il pleut. Entre deux microsiestes écourtées par le froid sur des lits de feuilles trempées, les hommes de Tribaudeau attendent le lever du jour autour du feu. Roland,

policier marseillais, dort littéralement debout. Les autres font circuler une bouteille qu’ils appellent *“le mojito”*. En réalité, de l’eau de mare bouillie –purification oblige–, agrémentée de feuilles de menthe trouvées sur le terrain. Et puis il y a la faim. Il y a bien eu ce lapin, qu’ils ont eux-mêmes chassé, dépecé et vidé le matin du deuxième jour, mais c’est bien peu lorsqu’il y a quatorze bouches à nourrir. Les organismes souffrent. Pour tenir, ils rêvent du camembert au calvados stocké dans le coffre de Jean. Guillaume l’admet, il ne sait pas pourquoi il ne jette pas l’éponge: *“C’est un mélange d’orgueil et de masochisme, je crois.”* Pourquoi tiennent-ils tant à s’infliger ça? Allongé dans la clairière, Denis réfléchit à haute voix à la question. Comme pour tout ce qui ne marchait pas avant 2008 et marche depuis, il évoque la crise. *“Les gens n’ont plus trop de projets, alors ils veulent revenir à l’essentiel, retisser un lien avec leur passé. Ça fait deux, trois générations que les gens vivent en ville, ils ont perdu tout contact avec la nature.”* Celui qui est aussi l’auteur du livre *Survie, mode d’emploi* –“vendu dans tous les Nature & Découvertes”– est bien conscient qu’un autre objet a joué un rôle central et suscité des vocations: la télévision. *“Koh-Lanta, The Island, tout ça, ça ramène du monde. C’est indéniable. Bear Grylls, avec Man vs Wild, aussi. Tous les gamins veulent faire la même chose. Moi, j’en ai souvent qui veulent boire leur pisser au bout de dix minutes. Si c’est leur*

